

*Quand je lis je m'invente suivi de d'elles et autres textes de*  
**Suzanne Lamy**

*Cartographie de l'amour décolonial de Leanne Betasamosake*  
**Simpson**

Camille Toffoli

---

Numéro 268, printemps 2019

Parler pour autrui : Que dit l'appropriation culturelle ?

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/91065ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

---

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

---

Citer ce compte rendu

Toffoli, C. (2019). Compte rendu de [*Quand je lis je m'invente suivi de d'elles et autres textes* de Suzanne Lamy / *Cartographie de l'amour décolonial* de Leanne Betasamosake Simpson]. *Spirale*, (268), 22–24.

# ÉCRIRE POUR SA COMMUNAUTÉ

QUAND JE LIS  
JE M'INVENTE  
SUIVI DE  
D'ELLES ET  
AUTRES TEXTES

**SUZANNE LAMY**

Alias, 2017, 227 p.



CARTOGRAPHIE  
DE L'AMOUR  
DÉCOLONIAL

**LEANNE  
BETASAMOSAKE  
SIMPSON,**  
trad. **NATASHA  
KANAPÉ-FONTAINE  
ET ARIANNE  
DES ROCHERS**

Mémoire d'encrier, 2018,  
151 p.



De façon particulièrement marquée depuis quelques années, on assiste dans les milieux féministes au Québec à une remise en question de certains principes identitaires qui ont longtemps été à la base des combats pour une égalité entre les genres. Alors que les réalités trans et les problèmes de racisme systémique font l'objet de discussions, la « catégorie femme » ne peut plus se concevoir comme un ensemble homogène, et apparaît plus problématique aujourd'hui qu'il y a vingt, trente ou quarante ans. Sans doute parce que j'appartiens à cette génération de jeunes féministes qui ont appris à développer leur pensée critique à l'aune du concept d'intersectionnalité, je n'ai pu m'empêcher de sourciller en lisant la présentation de la réédition de l'essai *Quand je lis je m'invente* de Suzanne Lamy, paru initialement en 1984. Sur la quatrième de couverture, on affirme « *la pertinence et l'actualité des propos de l'essayiste en un temps où la parole féministe a bien besoin de ses racines* ». Un tel énoncé est a priori assez consensuel : qui peut être contre le travail de mémoire, surtout lorsqu'il est question d'une pionnière de l'écriture des femmes au Québec ? Loin de moi l'idée de nier l'apport fondamental des pionnières féministes des générations précédentes, dont le travail a certainement été trop peu reconnu. Or, construire des mouvements qui soient les plus inclusifs possible et apprendre à décoloniser nos pratiques représentent sans doute, actuellement, des priorités plus urgentes que de renouer avec les discours féministes des années 1970-1980, essentiellement portés par des femmes blanches, pour qui la question de la diversité n'a pas toujours été un enjeu prioritaire. Les féministes québécoises de cette époque, dont plusieurs étaient proches des mouvements

nationalistes, sont reconnues pour avoir revendiqué, en réaction au sexisme structurel présent dans les milieux littéraires et les mouvements politiques mixtes, des espaces de création et d'action autonomes ; des revues, des collectifs et des associations réservés aux femmes et consacrés à faire connaître leurs revendications et leurs réalités spécifiques. Peu de textes publiés à cette époque – il y en eut tout de même quelques-uns, mais ceux-ci sont loin d'être emblématiques – remettent toutefois en question les hiérarchies et les mécanismes d'exclusion perpétués à l'intérieur des mouvements féministes en tant que tel, ou la *blancheur* de ces mouvements.

## UNE SUBVERSION PAR LA FORME

À la lecture de cette réédition, on constate toutefois que le principal intérêt aujourd'hui du travail de Lamy réside surtout dans ses réflexions sur la langue et sur les formes littéraires. La publication rassemble plusieurs projets distincts qui, ainsi mis ensemble, laissent voir toute la cohérence de la pensée de l'auteure. L'essai éponyme est en fait suivi d'une autre réédition, celle du livre *D'Elles*, dont la parution originale date de 1979. La première partie est composée d'une série d'essais brefs et d'articles critiques dans lesquels l'essayiste dénonce le peu de place et de reconnaissance accordées aux femmes au sein des institutions littéraires. Les textes de la deuxième partie témoignent d'un style d'écriture plus éclaté, bien que la plume de l'essayiste demeure, même dans ses écrits à la structure plus conventionnelle, toujours libre et créative. Dans « Breton – Duras. BD. Ma bande dessinée », elle propose une analyse comparative de ces deux auteurs qui ne repose pas – elle l'affirme elle-même – sur un cadre théorique, mais bien sur sa propre expérience de lecture, s'inscrivant ainsi « *dans une esthétique de la réception dont les commentateurs du surréalisme se réclament particulièrement* ». Dans un article consacré aux « *obscures clartés de la modernité* », elle n'hésite pas à formuler des déclarations péremptoires, déclinées sous forme de liste, telle que « *La notion de genre vole en éclats* » ou « *L'idéalisme et toute tentation idéaliste sont pourchassés sans*

*merci* ». Se côtoient des séquences construites en vers, des analyses littéraires, des envolées argumentatives. Après un essai particulièrement brillant sur l'« éloge du bavardage », où Lamy revendique la valeur discursive des modes d'écriture non linéaire ou fragmentaire, et une dissertation-manifeste sur l'usage de la figure de la litanie dans la littérature des femmes, *D'Elles* se conclut sur une « Lettre à ma fille », qui aborde la question de la transmission féministe à travers un ton plus intimiste.

Par sa dimension hétéroclite, *Quand je lis je m'invente* incarne en soi le type de pratiques que l'essayiste défend elle-même lorsqu'elle parle de « *textes mixtes, inclassables qui témoignent d'une remise en question du champ symbolique, d'un travail d'approfondissement, de recherche sur soi et sur le langage* ». Dans « Un désir de perversion », l'autrice associe à l'écriture contemporaine des femmes l'exploration de nouvelles pratiques textuelles, de structures narratives et de modes de langage éclatés, qui échappent à la classification par genre, et suggère que le potentiel subversif de ces textes réside non seulement dans leur propos, mais également dans ce caractère hybride même. « *Dire d'un écrit qu'il est un texte, seulement un texte, mais un texte, dérange encore* », affirme-t-elle, pour expliquer la résistance des institutions littéraires et universitaires aux travaux de ses contemporaines. Sans exclure la possibilité que des écrits féministes fassent l'objet d'une consécration plus officielle, Lamy prône la nécessité de créer des espaces alternatifs, qui « *ne sont pas des lieux fondés en pouvoir* », où construire des sororités littéraires.

## SE DIRE DANS UNE LANGUE DÉCOLONIALE

Si certains peuvent mettre en question l'actualité des textes de Lamy, le succès d'un livre comme *Islands of Decolonial Love* (2013, pour la parution originale en anglais) de Leanne Betasamosake Simpson n'est pas surprenant, alors que les violences systémiques dont ont été, et sont toujours, victimes les communautés autochtones, plus particulièrement les femmes, font l'objet de dénonciations publiques et d'un début de prise de

conscience collective. La qualité de l'œuvre, et de sa traduction française sous le titre *Cartographie de l'amour décolonial*, ne tient toutefois pas qu'à une valeur documentaire. Si le choix, par les traductrices, du terme « cartographie » peut donner l'impression d'un exposé théorisant, l'ouvrage est composé de fragments qui font voir avec une sensibilité originale les liens entre les oppressions collectives et intimes. Des histoires d'amour qui laissent un goût amer, conclues après trois semaines par des commentaires cinglants – « baiser une indienne, c'est trop de trouble »; des souvenirs de *roadtrip* dans le Midwest américain où on campe gratuitement dans des stationnements d'hôtels, sous les regards méprisants des shérifs, de funérailles impersonnelles où on se borne à « lire des versets bibliques que personne ne comprend »; de fonctionnaires qui visitent les réserves dans leur Volvo étincelante. À travers une série de situations qui témoignent de microagressions et de souffrances invisibles, l'auteure membre de la communauté Michi Saagig Nishnaabeg parvient à montrer comment le colonialisme affecte jusque dans les manières d'aimer, de désirer. Le portrait qu'elle dresse n'est toutefois pas pessimiste : elle met également en scène des complicités et des solidarités précieuses – par exemple, la rencontre entre un musicien et une journaliste qui passent la nuit à s'embrasser « sans détourner le regard », à se raconter leurs « dix mille années de vécu », à « parler de la solitude de leur vie », de « la dernière fois qu'ils avaient rencontrés un des leurs ». Ces passages où les sujets sont décrits dans leur beauté singulière et leur vulnérabilité, où les gestes d'affection sont comparés à des ondulations d'eau et à des bruits de tonnerre permettent d'envisager des amours enfin « décoloniaux », c'est-à-dire des relations égalitaires et réciproques où chacun se sent libre et fort de son héritage culturel.

L'écriture de Betasamosake Simpson n'est pas complètement limpide pour un lectorat allochtone moyen. La présence dans le texte d'expressions non traduites en anishnabe, les nombreuses références à des mythes et des croyances qui sont évoquées sans être explicitées tendent à créer des effets d'étrangeté. Ce livre n'est pas destiné aux Blancs, du moins il ne cherche pas nécessairement à leur rendre intelligibles les réalités des Premières Nations. Un fragment particulièrement touchant où la narratrice raconte le décès de sa grand-mère s'ouvre sur cette phrase éloquent, qui résume presque la posture éthique de l'écrivaine : « si j'écris en minuscules personne ne va remarquer que grand-mère est couchée sur une table de pique-nique au parc dufferin grove. » *Cartographie de l'amour décolonial* ne fait pas partie de ces œuvres qui cherchent à susciter l'empathie en exposant la misère des opprimés à la face des dominants. Ce texte est fait de métaphores et d'images qui révèlent tout leur sens – on le devine – à celui ou celle qui détient les codes culturels nécessaires. C'est ce lien de complicité potentiel avec un lectorat que les traductrices, Natasha Kanapé-Fontaine et Arianne Des Rochers, semblent être parvenues à préserver. Celles-ci spécifient bien, d'ailleurs, dans les notes intégrées à la fin de l'ouvrage, que celui-ci est « écrit et traduit avant tout pour les jeunes autochtones ». Il n'est pas ainsi question de reproduire une forme d'élitisme en s'adressant exclusivement à un public initié,

mais bien de faire communauté par la littérature, de produire des représentations à travers lesquelles des lecteurs et des lectrices autochtones puissent se reconnaître, puis mieux s'inventer à leur tour. Une telle démarche n'exclut pas de rejoindre un lectorat allochtone. Seulement, elle place cette recherche de dialogue, plutôt qu'un processus de traduction ou de vulgarisation, au cœur du projet littéraire.

Les textes de Betasamosake Simpson et de Lamy politisent, chacun à sa manière et dans des contextes différents, les questions du destinataire et de la lecture. À qui s'adresse-t-on lorsqu'on écrit ? Aux yeux de qui notre discours doit-il être rendu lisible et signifiant ? À une époque où les champs intellectuels et littéraires sont encore très majoritairement investis par les hommes – et il serait naïf de penser qu'une égalité réelle est atteinte aujourd'hui –, Lamy défend la nécessité pour les femmes de se lire entre elles, de se choisir comme « lectrices idéales » pour pouvoir explorer de nouveaux styles qui ne soient plus soumis à des contraintes prescriptives. C'est dans cette volonté de faire « *na[ître] le féminin pluriel de la communauté des femmes qui écrivent* » qu'elle se fait elle-même critique de Duras, qu'elle cite abondamment Louky Bersianik et Jeanne Hyvrard, qu'elle commente une exposition consacrée à l'art féministe et qu'elle donne à son propos un ton personnel et une structure parfois déconstruite. Car si le concept d'« écriture au féminin », ou d'« écriture féminine » auquel se réfère à plusieurs moments l'essayiste peut paraître essentialiste, il s'agit surtout de cesser de s'exprimer dans « la langue des hommes » pour mener enfin une réelle recherche identitaire à travers la création. Il serait certainement maladroit, même condamnable, de comparer la condition des femmes au Québec dans les années 1970-1980 à celle des peuples autochtones, mais lire en parallèle *Cartographie de l'amour décolonial* et la réédition de *Quand je lis je m'invente* incite à réfléchir au sens éthique que peut prendre la forme même d'une œuvre. Par le choix d'une écriture qui instaure un rapport d'altérité, ou qui refuse certains codes, on fait le pari de parler aux siens et aux siennes plutôt qu'à l'Autre, de s'inventer plutôt que de se conformer. Dans le choix d'écritures qui présentent une forme ou une autre d'opacité – le recours à des formes textuelles éclatées ou des références allusives à des éléments de culture précis, par exemple –, on peut sans doute voir une volonté de produire des représentations qui soient difficilement récupérables, difficilement *appropriables*. Ces pratiques littéraires, qui évitent les clichés et les formules convenues, ne laissent pas la possibilité de tirer des conclusions hâtives ou des jugements simplistes – sur la condition des femmes, dans l'un des cas, et sur les réalités autochtones, dans l'autre. Elles exigent plutôt d'affiner sa lecture et de développer ses connaissances afin de découvrir des réseaux de significations et de références parfois équivoques, mais surtout foisonnants et complexes.